

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—N'insiste pas, interrompit-il, et parlons de choses plus gaies; d'ailleurs, ce n'est pas de moi qu'il s'agit: Nous attendons quelqu'un à cette heure, et nous trouvons tous qu'il tarde bien à venir.

—Tu veux parler du vicomte d'Esclars?

—Précisément.

—As-tu oublié qu'il est au ministère, où il attend l'arrivée des dépêches de Calcutta?

—Tu sais cela?

—Pardieu! et si tu le désires, j'ajouterai, que le brave vicomte en sera pour ses frais, car, ou je me trompe fort, ou il sera déçu dans son attente.

—Qui t'a si bien instruit?

—Ma science!

Le colonel eut un sourire contraint.

—Allons! allons! dit-il, avec un dépit mal dissimulé, je vois que je n'aurais pas le dernier mot, et tu remplis ton rôle à merveille! Je ne veux plus longtemps priver mes hôtes de ta compagnie et je te rends ta liberté! mais j'espère que tu nous resteras et que je te reverrai à souper?

—Je n'y manquerai pas, colonel, répondit le magicien avec un geste familier, mais si je ne vous revois pas, ne vous en prenez qu'à ces dames, car c'est que l'une d'elles m'aura enlevé.

Et, sur ce mot, il glissa avec la souplesse d'un serpent à travers les groupes animés et gagua rapidement l'un des salons contigus.

Le colonel le regarda s'éloigner un moment, comme s'il eût été plus intrigué qu'il n'eût voulu le laisser paraître... mais bientôt sa belle humeur reprit le dessus, et il se mit à la recherche d'Oliva, qu'il avait perdue de vue depuis quelques instants...

Mais il eut beau parcourir l'hôtel jusque dans ses recoins les plus ignorés, il lui fut impossible de l'apercevoir...

Pendant quelques minutes, il s'inquiéta... mais une autre pensée commença à peser sur son esprit et lui communiquait de sourdes appréhensions.

Il était près de minuit, et le vicomte n'avait point paru!

Que se passait-il au ministère? Attendait-on toujours les dépêches... les avait-elles reçues? Maman Brochon avait-elle réussi dans ce qu'elle lui avait promis de tenter?

Il en était là de ses réflexions quand tout à coup il tressaillit.

A l'extrémité du salon où il venait d'entrer, il croyait avoir entrevu la silhouette de René.

Il fit quelques pas, franchit avec agitation le salon où il se trouvait et arriva dans la pièce où il avait cru reconnaître René.

C'était bien lui! Le colonel vint à sa rencontre.

—Eh quoi! vous ici, chez moi? lui dit-il en cherchant à éteindre la flamme de son regard.

René eut un air surpris.

—Que peut avoir d'étonnant ma présence chez vous? répliqua-t-il. Ne m'avez-vous pas invité?

—Quoi! vous avez reçu une lettre?

—Et j'avoue que cela m'a un peu surpris, mais j'ai pensé que vous aviez réfléchi depuis notre dernière entrevue et que vous désiriez m'entretenir.

—A quel propos?

—Et de qui peut-il être question entre nous, si ce n'est de Gilberte. Vous savez, monsieur, à quel point j'aime Gilberte. Oh! je n'ignore pas toutes les objections que vous pouvez m'opposer. Je suis bien jeune, je suis pauvre, qu'importe cela! je suis fort et vaillant aussi; aucun travail ne m'effraie, et pour mériter la main de Gilberte...

—Ce que vous me dites là, répondit le colonel, je l'avais prévu, et je comptais vous prier prochainement d'en venir causer avec moi! Mais ce n'est pas ce lieu et cette nuit que j'aurais choisi pour un tel entretien. Toutefois, puis-je que le hasard ou quelque mystérieuse

intervention nous met en présence, j'en veux profiter pour vous dire ce que je compte faire et détruire une bonne fois vos illusions: sachez, dès à présent, que j'ai des projets sur elle... c'est pour son bonheur que j'agis comme je le fais, et je ne permettrai à personne de venir compromettre les plans que j'ai formés.

—Mais Gilberte approuve-t-elle vos projets? interrogea René, qui se sentait près de défaillir.

—Gilberte obéira quand j'aurai ordonné et je ne vous conseille pas de vous mettre en travers de mes résolutions!

René sentit, à ces dernières paroles, le rouge de l'indignation lui monter au visage, et il fut sur le point de se laisser emporter par la colère.

Mais il craignit, en agissant ainsi, de nuire à Gilberte elle-même, et il eut la force de se contenir.

—Soit! dit-il, je me retire, monsieur. Mais quoi que vous ordonnez, je reste libre de mes actions, et le dernier mot n'est pas dit entre nous.

—A votre aise.

—Quant à Gilberte...

Il allait continuer, mais à ce moment une petite main de femme vint doucement s'appuyer sur son bras, et il se retourna vivement.

C'était un domino!

Le jeune homme eut un mouvement instinctif de recul et chercha à dégager son bras.

Le domino le retint.

—Eh bien! eh bien! dit-elle avec enjouement, en laissant voir une double rangée de dents éblouissantes, est-ce que je te fais peur?

—Mais... balbutia René.

J'ai à te dire des choses que tu ne seras peut-être pas fâché d'entendre.

Et elle entraîna René qui, cette fois, se laissa faire et descendit avec elle dans le jardin.

Quand ils eurent fait quelques pas, elle s'arrêta, s'assit au fond d'un fourré, sur lequel une lampe d'opale tamisait une douce lumière, et elle invita René à prendre place à ses côtés.

Machinalement, il obéit.

—La nuit est tiède, dit la jeune femme, et l'on respire ici plus à l'aise que dans les salons encombrés; n'est-ce pas votre avis?

—En effet, mais vous disiez...

—Que je désirais vous parler.

—Vous me connaissez donc?

—Un peu...

—Qui êtes-vous?

—Je ne puis me démasquer encore, dit-elle, il y a trop de monde dans ce jardin... mais plus tard, avant de partir...

—Pauvre enfant! ajouta-t-elle, d'un accent de tendresse maternelle; il y a bien peu de temps que vous êtes à Paris... Vous connaissiez M. Cyprien Leduc avant d'être employé chez lui?...

—C'est M. Leduc qui, pour ainsi dire, a pris soin de mon enfance.

—Vous êtes parent.

—Non! mais nous sommes du même pays.

—De quel pays?

—Saint-Nicholas.

La jeune femme fit un mouvement et recula effarée.

—Saint-Nicholas! répéta-t-elle d'une voix frémissante, vous avez dit Saint-Nicholas!

—Sans doute.

Le domino s'était levée en proie à un désordre singulier; maintenant elle regardait René avec une profonde attention.

—Un dernier mot! dit-elle d'un ton agité. Vous vous nommez René, m'a-t-on dit, et ce n'est là qu'un nom de baptême.

—Je n'en ai jamais eu d'autre, répondit gravement le jeune homme.

—Mais votre père?

L'AMOUR DE L'ORDRE EN FRANCE

Le Président de la République vient de prononcer un discours qui peut se résumer ainsi:

—Au milieu de tant de nations folles, la France est sage... En dépit des difficultés de l'heure présente, elle donne l'exemple de la confiance dans l'avenir, de la bonne volonté, de l'ordre. C'est une des raisons principales de son prestige dans le monde.

Rien ne me paraît plus vrai.

Les amis de la France se plaisent d'ailleurs à constater cette admirable tranquillité d'une nation qui a toujours passé pour être d'humeur changeante. Et, au fond, ils doivent se dire:

—On ne reconnaît plus les Français... Ils étaient si nerveux autrefois! Mais où sont les révolutionnaires d'antan?

Quels révolutionnaires?

J'ai un ami qui prétend démontrer fort bien que les diverses révolutions françaises n'ont jamais eu lieu: ce sont des bruits qu'on a fait courir.

—En réalité, déclare-t-il, les changements brusques de régimes auxquels on donne le nom de "révolution" ou de "coup d'Etat" n'ont été, en France, que des retours un peu brusques à cet ordre dont les Français, quels qu'ils soient, ont l'amour chevillé au corps. L'ancienne monarchie avait perdu la direction, le roi ne régnait plus, la vieille façade du régime aristocratique s'écroulait: 1789 fut un appel légitime à une autorité nouvelle puisque l'ancienne faisait faillite. L'Assemblée Nationale, la Constituante, la Convention furent autant d'efforts vers l'ordre. Et quand la Révolution sombra à son tour, dans l'anarchie terroriste, dans la déliquescence du Directoire, le 9 Thermidor et le 18 Brumaire marquèrent la restauration de cet équilibre dont les Français ne peuvent se passer. La révolution en deux manches de 1814-1815 fut causée, avant tout, par les désordres de la folie impériale: le bon sens français devait réagir contre le paradoxe vivant qu'était devenu Napoléon. Qu'est-ce que la révolution de 1830? Une victoire de l'ordre véritable, de l'ordre national sur les exaltés qui voulaient être plus royalistes que le roi. J'explique moins facilement 1848, car enfin la monarchie constitutionnelle était saine et pondérée...

Mais peut-être avait-elle en elle-même un ferment de désordre qui était précisément son origine, car Louis-Philippe était le roi des barricades. Le 2 décembre fut une opération de police un peu rude contre des utopistes, des phraseurs, des agités... Toute la France approuva le geste qui rétablissait l'ordre. L'ordre, toujours l'ordre, c'est la véritable passion française et la dernière de nos révolutions, celle de 1871, était prévue bien avant la guerre par tous ceux qui observaient les progrès de la décomposition impériale... Toutes ces soi-disant révolutions ont été, chaque fois, des victoires de l'ordre!

Telle est la théorie de mon ami, et je ne sais que la résumer, car, sur ce thème ses arguments et ses preuves sont innombrables.

—Mais enfin, lui di-je, si un de ces quatre matins, nous avons le grand soir, vous me démontrerez aussi que c'est une victoire de la discipline sur l'anarchie!

—Mais oui, me répondit-il. C'est que la bourgeoisie se sera montrée, à son tour, incapable de tenir la barre. Et comme les Français veulent à tout prix être gouvernés, ils chercheront autre chose, toujours par amour de l'ordre qui, sous des étiquettes politiques diverses, est toujours le même.—Clément Vautel.

—Mais enfin, lui di-je, si un de ces quatre matins, nous avons le grand soir, vous me démontrerez aussi que c'est une victoire de la discipline sur l'anarchie!

—Mais oui, me répondit-il. C'est que la bourgeoisie se sera montrée, à son tour, incapable de tenir la barre. Et comme les Français veulent à tout prix être gouvernés, ils chercheront autre chose, toujours par amour de l'ordre qui, sous des étiquettes politiques diverses, est toujours le même.—Clément Vautel.

UN COEUR COUSU NE FAIT POINT MOURIR

New-York.—Frank Farino, âgé de 16 ans, de Brooklyn, qui s'était accidentellement percé le cœur avec un couteau de 17 pouces, en travaillant dans une fabrique, est convenablement soigné. Des chirurgiens ont dû faire quatre points de suture dans le muscle cardiaque et trois sur le péricarde.

MON FILM

La cour suprême de Leipzig acquitte à tour de bras tous les accusés qu'a cités devant elle la naïve Entente. Et quand, par hasard, elle condamne, c'est pour rire.

Cela ne m'étonne pas du tout.

Ce qui m'étonne, et prodigieusement, c'est l'indignation des Alliés devant ces jugements qu'il était aisé de prévoir.

Ah ça! est-ce que nos chefs d'Etat, nos ministres, nos ambassadeurs ont pu croire un seul instant à cette chose invraisemblable: un tribunal allemand condamnant des "guerriers" allemands parce qu'ils ont employé des moyens un peu rudes pour supprimer des Français?

Si oui, j'ai le regret de dire que ces grosses légumes sont de fameuses poires!

Non, mais voyez-vous les juges de Leipzig fourrant en prison le général Stenger—un "glorieux mutilé" pour les Allemands, puisqu'il a une jambe de bois—les voyez-vous condamnant ce "vieux brave" sous prétexte qu'il a fait achever quelques "cochons de Français"?

Admettons même que le général Stenger soit condamné. Où sont les généraux allemands pour l'arrêter, les géoliers allemands pour le garder?

Voyons, il n'y a que des Alliés pour s'imaginer qu'un peuple vaincu peut en vouloir à ceux qui ont cherché à le sauver par tous les moyens. Et quand ce peuple vaincu est le peuple allemand, lequel se croit composé de demi-dieux auxquels tout est permis pour le bien suprême de l'humanité, il est fou, absolument fou de chercher chez lui la moindre trace de remords pour des actes dans le genre de ceux qui sont reprochés aux "coupables" de Leipzig.

Supposez un tribunal spécial composé d'apaches qui jugerait les "potes" accusés d'avoir employé des procédés un peu brutaux pour "dégringoler les pantalons." Pouvez-vous croire, je vous le demande, que le "Grand Frisé" sera condamné par ses pairs parce qu'il a "soigné" une de ses victimes au lieu de lui donner un honnête coup de "surin"?

Tout ce qui sera reproché au Grand Frisé, c'est de s'être fait remarquer.

Si le président de la cour de Leipzig osait exprimer toute sa pensée, il dirait aux décorés de la croix de fer qui comparaissent devant lui:

—Au fond, vous n'êtes que des maladroits!...

Mais peut-être vaut-il mieux que Stenger, Laule et les autres aient été acquittés au milieu d'ovations indescriptibles et de manifestations francophobes.

Condamnés, ces "héros" n'auraient pas subi leur peine, et pas un Allemand ne les aurait crus déshonorés. Alors? A quoi bon?

Mais nous risquons d'être les dupes—l'habitude!—d'une comédie habilement jouée pour nous faire ajouter foi aux remords, au repentir de l'Allemagne et, par conséquent, à son éloignement de toute idée de revanche.

A pareille hypocrisie préférons le cynisme qui s'étale à Leipzig. Au moins, comme cela, nous sommes prévenus... Et prenons garde aux Stengers de l'avenir!—Clément Vautel.

LA PÉNITENCE

On colportait, ces jours-ci, un mot bien amusant d'un vicaire d'une des plus riches paroisses de Paris: Saint-François-Xavier pour ne pas la nommer.

Le fils d'un de nos plus sévères diplomates, qui devait épouser le lendemain une des plus aimables héritières d'un grand nom et d'une grosse fortune, se confessait auprès de lui, ainsi qu'il est d'usage.

Dès qu'il eut terminé le récit paisible de ses crimes, le prêtre lui donna l'absolution sans autre forme de procès.

Le jeune homme, surpris, demanda: —Mon père, je crois que vous avez omis de m'infliger une pénitence.

Le vicaire réfléchit une seconde, puis:

—Mais non! non! non! non! non! Ne m'avez-vous pas dit que vous alliez vous marier?